

Décadence et résistance du pastoralisme. Les Peuls de la vallée du fleuve Sénégal*

La sécheresse de 1972 a inauguré une période de crise climatique qui se traduit par des déficits pluviométriques répétés et, surtout, par un déplacement des zones arides vers le sud, phénomène nettement ressenti au Sénégal. L'élevage extensif, encore très largement pratiqué, a été particulièrement sensible à l'évolution du milieu naturel, au point que le centre de gravité de l'élevage se situe désormais dans la moitié sud du pays, vouée à la culture de l'arachide et du coton. La vallée du fleuve Sénégal a été la région la plus touchée par la sécheresse. L'élevage y subit des pertes dues principalement à la dégradation de l'environnement, mais aussi, d'une certaine façon, à l'incapacité des aménagements hydro-agricoles créés dans la vallée à intégrer l'élevage dans leurs programmes, et à sécuriser cette ressource majeure.

À un moment où le cheptel se raréfie, où les cultures sous pluie ou de décrue sont aléatoires, où les pasteurs, de plus en plus nombreux, doivent chercher dans le commerce ou l'émigration leurs moyens d'existence, l'agro-pastoralisme pratiqué par l'ensemble des Peuls de la vallée semble avoir atteint ses limites. De nombreuses familles peules n'ayant plus qu'un cheptel restreint vivent effectivement en marge du monde pastoral. Dans le même temps, le nomadisme reste bien vivant et connaît même un certain renouveau.

Cet article analyse l'évolution de l'agro-pastoralisme, vu ici sous l'angle de la pluri-activité qui combine, au sein de chaque ménage, l'élevage aux autres activités associées. Nous essaierons de distinguer les mouvements de

* L'étude qui suit concerne toute la rive gauche de la vallée du fleuve Sénégal, à l'exception du delta. Cette dernière zone, de par son milieu original, l'ancienneté de la culture irriguée, la présence de complexes agro-industriels, et l'évolution consécutive des pasteurs qui y résident, est très différente du reste de la vallée. La thèse récente de J.-F. TOURRAND (1993) fournit un tableau documenté et précis de la situation de l'élevage dans ce secteur de la vallée. Les données et observations utilisées ici sont issues en grande partie de nos enquêtes effectuées en 1974-1979, portant sur un échantillon de 364 ménages peuls, dans les arrondissements de Mbane, Tillé Boubakar et le département de Matam. En 1990-1992, nos relevés dans l'arrondissement de Mbane et les départements de Podor et de Matam concernent 4 385 ménages, dont 1 470 ménages peuls.

longue durée des impulsions brèves, génératrices de changements durables. Plus qu'une évolution, la vallée suit une « logique de rupture ». L'environnement ne paraît pas devoir offrir des conditions meilleures dans un temps prévisible ; l'agriculture est en pleine mutation et cherche sa voie entre culture traditionnelle et culture irriguée ; quant à l'élevage, il ne peut survivre sur place que dans des conditions extrêmes, à moins de chercher son salut dans de lointains pâturages de plus en plus encombrés.

Au Sénégal, les zones d'élevage ne sont plus ce qu'elles étaient

Vers de nouveaux espaces pastoraux

On assiste au Sénégal, depuis deux décennies, à un lent glissement de l'élevage du nord du pays (vallée du Sénégal, nord du Ferlo) vers les zones plus méridionales (sud du Joolof, Sine Saloum¹). Cette évolution concerne le cheptel bovin et les petits ruminants.

Malgré leur imprécision, les statistiques élaborées par le service de l'Élevage fournissent des « estimations » suffisantes pour déterminer les grandes tendances à l'échelle départementale (Fig. 1). Le Sénégal apparaît ainsi coupé en deux selon une ligne ouest-est correspondant approximativement à l'isohyète 500 mm. Dans la moitié nord du pays (soit dans les régions de Saint-Louis, Louga et Diourbel), les effectifs bovins n'ont cessé de diminuer lentement. Cette baisse s'affirme dès 1968, premier mauvais hivernage annonciateur de la période de sécheresse actuelle. Les départements les plus sahéliens, Dagana et Podor, perdent alors la moitié de leurs bovins. Depuis 1973, le bétail ne s'est pas entièrement reconstitué et la tendance reste à la baisse des effectifs, surtout après les mauvais hivernages de 1977, de 1983-1984 (17 % de baisse) et de 1991-1992.

Dans la moitié sud du pays, au contraire, la croissance est continue (moyenne : 1,5 % par an). Le cheptel bovin y devient, dès 1972, plus important qu'au nord, du fait des transferts de bétail, mais surtout de la mortalité dans la vallée du fleuve et dans le Ferlo.

La densité kilométrique du bétail progresse lentement mais régulièrement dans le sud (1970 : 10 bovins/km² ; 1988 : 12,4), alors que dans le nord, elle baisse rapidement (1970 : 20,2 ; 1988 : 12,7). Les densités bovines étaient concentrées en 1970 dans la basse vallée, le cœur du bassin arachidier et le pays sereer. Vingt ans plus tard, ces régions ont toujours des densités élevées, mais la région du fleuve est beaucoup moins chargée ; une nouvelle zone de densité apparaît en Moyenne Casamance (Kolda). Les densités bovines correspondent aux densités humaines, sauf en 1970 sur la vallée, où à

1. Soit les départements de Diourbel, Gossas, Kaolack et Mbacké.

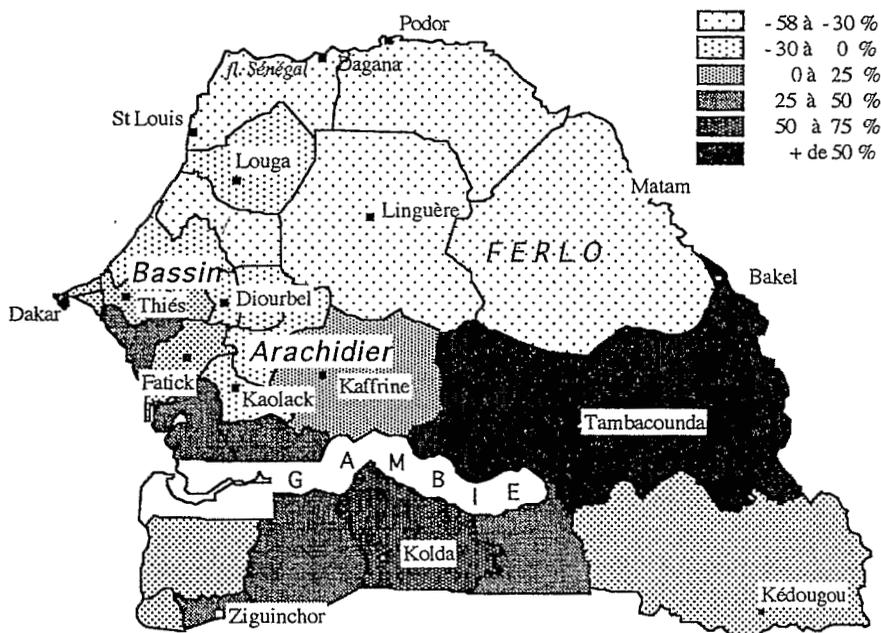


FIG. 1. L'évolution du cheptel bovin (1970-1990).

de fortes densités bovines correspondaient de faibles densités humaines. Ce phénomène révèle un type d'élevage différent, extensif au nord, sédentaire et villageois au sud. Mais à partir d'une certaine densité humaine (autour de 150 hab./km²), la densité du cheptel bovin a tendance à décroître. C'est ainsi qu'on observe une baisse des effectifs dans quatre départements méridionaux où la densité humaine en 1990 atteint 155 hab./km².

Les grandes zones d'élevage bovin extensif (où les bovins sont plus nombreux que les hommes) sont donc plus restreintes qu'en 1970, quand elles comprenaient toutes les régions à faible densité humaine (Santoir 1977a : 96-97), à l'exception du département de Kédougou. En 1990, ces zones ont reculé vers l'est devant l'avance du front agricole ; le Ferlo, les départements de Linguère, Tambacounda et Bakel apparaissent comme le dernier refuge du grand élevage.

L'évolution des effectifs des petits ruminants, est, *grosso modo*, la même que celles des bovins, mais moins nette². La sécheresse de 1972 a provoqué une baisse très forte du cheptel dans la moitié nord du pays (-30%), mais la reprise a été rapide. Depuis 1986, les effectifs ne paraissent plus progresser ; il y a désormais moins de petits ruminants que dans le sud, où la densité du cheptel a été multipliée par cinq³. Le nombre de petits ruminants y progresse

2. Peut-être aussi à cause de l'imprécision plus grande des recensements.

3. Densités kilométriques dans le sud : 8 en 1970 ; 41 en 1990, contre respectivement : 24,5 et 34,4 dans le nord. Entre 1970 et 1990, on est passé, dans le nord, de 1,11 bovin par petit ruminant à 0,34 ; dans le sud, de 1,5 bovin par petit ruminant à 0,37.

très vite et il y a désormais autant de têtes de petit bétail par habitant dans le sud (1,03) que dans le nord (0,98). Le petit élevage, caractéristique autrefois de la zone sahélienne, s'est donc répandu vers les régions soudanaises.

Il y a eu également un rééquilibrage entre bovins et petits ruminants, selon les régions. Le rapport entre les deux types d'animaux est actuellement le même pour l'ensemble du pays, au nord de la Gambie : 35 bovins environ pour 100 petits ruminants. Mais il s'agit de l'aboutissement d'une évolution récente.

Dans le nord, en 1962, les bovins étaient plus nombreux que les petits ruminants. C'était notamment le cas dans le département de Linguère jusqu'en 1968, dans l'arrondissement de Mbane jusqu'en 1972. Depuis le début des années 1960, le rapport ne cesse de se dégrader en faveur des petits ruminants. Dans le sud, l'évolution est encore plus forte ; ils ont dépassé le nombre de bovins vers la fin des années 1980. La croissance du petit cheptel par rapport au gros bétail est donc plus forte dans le sud, surtout depuis cinq ou six ans.

La vallée du fleuve, le Ferlo, et, d'une façon générale, le nord du pays ne sont donc plus les principales zones d'élevage. Dans la vallée, l'évolution est assez différente entre les départements aval et amont, mais elle a conduit à une désertion des troupeaux provoquée par l'appauvrissement des pâturages.

La fuite du cheptel hors de la vallée

Le cheptel de la région de Saint-Louis (départements de Dagana, Podor et Matam) a connu, entre 1970 et 1990, la plus forte baisse du pays. Il convient de faire ici les réserves d'usage concernant les estimations du service de l'Élevage. Si les chiffres concernant les bovins apparaissent d'une année à l'autre tantôt sous-estimés, tantôt surestimés, les chiffres concernant le petit cheptel sont par contre systématiquement sous-estimés. Cependant les estimations de la région de Saint-Louis apparaissent meilleures que celles d'autres régions, comme Louga ou Diourbel.

La baisse du cheptel bovin est de loin la plus sensible. Elle culmine vers l'aval de la vallée, dans le département de Dagana (- 58 %) ; elle est moins forte en amont, dans celui de Matam (- 43 %). La densité du bétail est donc plus faible qu'en 1970, surtout en aval dans la partie la plus sahélienne de la vallée. Le rapport bovin/population n'a cessé de se dégrader à Dagana (0,22 bovin/hab. en 1990), et reste le meilleur à Podor (0,97 bovin/hab.).

À Dagana le déclin du cheptel bovin est tardif, à partir de 1972. À Podor, et surtout à Matam, la première baisse intervient dès 1968. La reprise se poursuit jusqu'en 1981, malgré l'année très sèche de 1977. Mais, de nouveau, les mauvaises années 1983-1984 font qu'en 1986, les effectifs bovins restent à un niveau inférieur à celui de 1973.

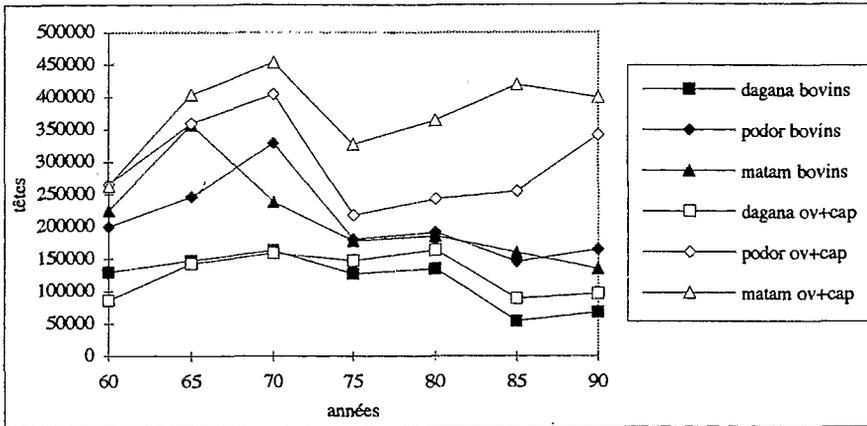


FIG. 2. Évolution du cheptel dans la vallée du fleuve Sénégal (1960-1990).

Les petits ruminants ont suivi la même évolution que les bovins tout en résistant mieux. Leurs effectifs ont baissé de 39 % en 1972-1973, ont stagné en 1983-1984 et reprennent lentement depuis. Le département de Dagana enregistre le plus faible rapport petit cheptel/population (0,3 tête par habitant), alors que Podor a le plus élevé (1,9).

Le déséquilibre entre bovins et petits ruminants s'est accentué. Il y a de moins en moins de bovins dans les troupeaux. Leur importance diminue d'aval en amont. Les troupeaux comportent plus de bovins à Dagana⁴, peut-être à cause des superficies importantes en culture irriguée du delta, dont beaucoup sont exploitées par des Peuls. Mais en 1962, les effectifs bovins y dépassaient largement les petits ruminants (plus de 4 bovins par petit ruminant).

Malgré l'imprécision des statistiques officielles, la vallée est une région où le cheptel a fortement régressé lors des vingt dernières années. En 1990, les effectifs se maintiennent à un niveau inférieur à celui de 1972. Les parties aval, les plus sahéliennes, ont été les plus touchées. Alors que l'élevage des petits ruminants, surtout des ovins, se reconstitue mieux, et plus vite, le cheptel bovin stagne et ses effectifs n'évoluent guère. La vallée perd du bétail par mortalité et par évasion. Chaque hivernage sans pluie, ou presque, provoque une hausse de la mortalité, mais aussi la fuite des troupeaux vers les pâturages du sud. De nombreux troupeaux ne remontent plus dans la vallée.

Le département de Podor reste celui où les gens ont le plus de bétail, malgré des conditions climatiques plus sévères que dans les autres départements. Il faut y voir le résultat de la présence d'une importante population peule et

4. 70 bovins pour 100 petits ruminants ; à Podor, 48 bovins pour 100 petits ruminants ; à Matam : 36.

d'une pratique plus efficace de l'élevage. En revanche, dans le département de Dagana, centré principalement sur le delta du fleuve, la présence ancienne de périmètres hydro-agricoles, générateurs de sous-produits fourragers et de revenus monétaires, a sans doute contribué à amortir les fortes fluctuations provoquées par les sécheresses de 1972 et de 1983-1984.

Les facteurs élémentaires de la nouvelle répartition géographique

La dépendance de l'élevage extensif vis-à-vis des conditions de l'environnement, et notamment des aléas climatiques, est un facteur prépondérant. Le rôle destructeur des années sèches est parfaitement visible sur les courbes des effectifs animaux.

Les sécheresses ont provoqué de vastes mouvements de troupeaux dirigés vers le Ferlo, Joolof, Sine Saloum. Il y a eu les départs des éleveurs de la vallée vers ces pâturages méridionaux en 1972-1973, mais aussi en 1983-1984, et plus récemment en 1991 et 1992. Le retour trop fréquent d'hivernages à pluviométrie déficitaire contraint les troupeaux à séjourner de plus en plus longtemps dans le sud qui concentre désormais de fortes populations animales. Les transhumances, jadis orientées vers le nord et le lit majeur du fleuve, sont désormais réorientées vers le sud, vers des zones où les pluies sont plus abondantes et les pâturages plus nombreux.

Dans le même temps, depuis 1972, les éleveurs de la rive droite, notamment les Peuls, ont abandonné leurs parcours soumis à une aridité progressive, et ont traversé le fleuve pour s'installer sur la rive gauche. Ces infiltrations fréquentes, ne mettant en mouvements, à chaque fois, que de petits effectifs d'hommes et d'animaux, sont permanentes. L'expulsion des Peuls de la rive mauritanienne en 1989 (Santoir 1990a, b ; 1993) a conduit des dizaines de milliers de bovins, sans compter les petits ruminants, sur la rive sénégalaise. Sans grand espoir de retour en Mauritanie, la majorité des éleveurs mauritaniens, généralement gros éleveurs, se sont enfoncés à l'intérieur du pays sans rester dans la vallée.

La vallée du Sénégal n'a pas joué un rôle de refuge pour l'élevage lors des sécheresses ; elle n'a ni entretenu, ni retenu son cheptel, si ce n'est une faible partie, comme le montrent les statistiques. Le milieu physique de la vallée (les pâturages des zones inondables et des levées, le couvert végétal du *waalo*) a évolué dans le sens d'une dégradation irréversible provoquée par de mauvaises crues, mais aussi, depuis la fin des années 1970, par les aménagements hydro-agricoles qui ont perturbé le régime hydrique du fleuve. Les périmètres irrigués, encore trop peu étendus, ne permettent pas de nourrir le cheptel local ni de compenser la perte des pâturages de saison sèche.

En dehors des déplacements des troupeaux hors de la vallée, on observe, dans le sud du Sénégal, un phénomène de diversification des systèmes agraires qui pousse les paysans à acquérir un cheptel plus important. Ce phénomène est observable chez les Sereer notamment, déjà possesseurs d'un

cheptel important, mais aussi dans le bassin arachidier et la zone cotonnière. Le développement de l'élevage dans des zones agricoles qui bénéficient d'une bonne pluviométrie (supérieure à 550 mm par an) et de pâturages naturels (savane arbustive et boisée) et post-cultureaux (jachères) suffisants, est encouragé par le service de l'Élevage. La « pastoralisation » des paysans peut d'ailleurs être observée dans d'autres pays sahéliens comme le Mali (Landais *et al.* 1991 : 259). Cependant, il convient de distinguer entre paysans dont l'élevage fait partie intégrante de la culture (Sereer, et au sud de la Gambie, Peuls du Fulaadu) et ceux dont l'élevage n'est qu'une source de revenus parmi d'autres (Wolofs). La conduite et l'exploitation du cheptel sont différentes. L'accumulation du bétail, chez les premiers, conduit souvent à un retour à des pratiques extensives (trانشumanes hors des terroirs) et à des conflits avec les Peuls nomades pour l'utilisation des pâturages.

Le bétail (bovin, mais surtout ovin) reste, malgré tout, une spéculation intéressante ainsi qu'un investissement privilégié, souvent le seul possible en zone rurale. Les sécheresses ont permis d'acquérir à bas prix de nombreux animaux auprès des éleveurs forcés de vendre pour acheter des vivres. L'accroissement du cheptel, au nord de la Gambie, est dû en grande partie à un transfert des animaux des pasteurs aux agriculteurs. Il est autant le signe d'une demande des paysans que d'un affaiblissement de l'élevage chez les pasteurs du nord.

Une décadence à trois temps

Avant 1972 : préludes à la crise

La période qui précède la grave sécheresse de 1972 peut apparaître, avec le recul, comme une période particulièrement favorable au pastoralisme, dans la vallée et ailleurs : pluies régulières, accroissement rapide du cheptel, recul des grandes épidémies et endémies, multiplication des puits et des forages hydrauliques pastoraux. Ce tableau n'est qu'en partie vrai. Cette période faste, s'étendant sur une vingtaine d'années seulement à partir de la Seconde guerre mondiale, contenait tous les « germes » de la crise actuelle. Au cours d'une longue évolution, qui nous est pratiquement inconnue, les sociétés pastorales de la vallée ont construit divers systèmes pastoraux, correspondant à différents degrés de pastoralisme. Ces systèmes avaient tous en commun une gestion très précise du risque lié à la survie dans un milieu précaire et de tout temps instable. La clé de cette gestion reposait sur la mobilité et la complémentarité avec les systèmes agricoles des paysans sédentaires de la région. L'amélioration des conditions techniques de l'élevage dans les années cinquante, tendant vers une sécurisation de l'élevage, à un moment où les conditions climatiques étaient favorables, a fortement et durablement perturbé les systèmes anciens, comme devait le révéler la sécheresse de 1972, et toutes celles qui ont suivi.

Des systèmes pastoraux traditionnels étroitement adaptés au milieu.

Rappelons tout d'abord que le pastoralisme, dans une région où tout le monde fait peu ou prou de l'élevage, est le fait de vivre en symbiose avec le bétail. C'est un genre de vie où l'activité pastorale est dominante par le temps de travail qui y est consacré, les revenus qu'elle procure, la couverture des besoins alimentaires, l'insertion dans le tissu social. Elle détermine l'habitat, le type d'alimentation, les formes d'organisation sociale et politique. Mais l'élevage n'est pas une activité exclusive ; l'agriculture a généralement un rôle important dans l'économie des familles. Dans la vallée, l'agro-pastoralisme est la règle, au point que pastoralisme et agro-pastoralisme s'assimilent. Rappelons enfin que le pasteur n'est pas nécessairement un « éleveur nomade ». Il y a des pasteurs sédentaires, c'est-à-dire possédant un habitat principal occupé en permanence, ou la majeure partie de l'année.

La plupart des Peuls répondent à cette définition, principalement ceux du *jeeri* (zone dunaire en bordure du fleuve) qui s'opposent nettement aux Peuls villageois *Fulbe sare*, par leur genre de vie et leur structure sociale. Ainsi, à l'intérieur du groupe peul, existent plusieurs degrés de pastoralisme correspondant à des combinaisons agro-pastorales différentes. Les divers types de Peuls de la vallée ont déjà été décrits⁵, et nous ne ferons que les rappeler ici.

Les Peuls *jeeri* représentent les pasteurs au sens propre du terme, bien que la plupart cultivent en hivernage. Éparpillés en petits campements, leur mobilité est faible, de l'ordre d'une quinzaine de kilomètres. Ils circulent autour des forages et ne vont dans la vallée (*waalo*) sur la rive gauche, mais aussi sur la rive mauritanienne, qu'en saison sèche, quand les pâturages du *jeeri* sont épuisés.

L'économie de ces pasteurs repose en majeure partie sur l'exploitation de leurs troupeaux bovins, ovins et caprins qui déterminent leur mobilité. Ils possédaient d'ailleurs les plus gros troupeaux de la vallée : 6,6 bovins et 2,3 ovins et caprins par individu (Fayolle *et al.* 1974 : 33). Les cultures ne fournissent qu'un appoint (quelques mois de subsistance) l'essentiel des vivres étant acheté (grâce à la vente de quelques têtes de bétail) ou échangé auprès des villages contre le lait caillé et le beurre. Ils ne vivent donc nullement en autarcie et sont même assez dépendants à la fois des autres groupes sédentaires (wolof, haalpulaar) pour l'obtention des vivres, et du marché local et national pour l'écoulement de leurs troupeaux.

Ces Peuls (Bissinaabe, Bakarnaabe, Fafaabe, Pampinaabe, Sannaraabe) sont généralement originaires du Joolof (département de Linguère), mais ont fréquenté de longue date la vallée. Ils habitent la ligne de faite entre la vallée du Sénégal et celle du Ferlo. Occupant l'intérieur du pays, ils sont minoritaires dans la vallée ; en 1970⁶, ils représentaient 17 % des Peuls de la vallée, à l'est du

5. Principalement par GRENIER (1957), BARRAL (1982), SANTOIR (1977a et b), TOURÉ (1990), BONFIGLIOLI & DIALLO (1988).

6. Selon les recensements administratifs.

lac de Guiers, 10 % des Peuls dans le département de Podor, mais 57 % dans l'arrondissement de Mbane.

La majorité des Peuls de la vallée (71 %) sont des Peuls *waalo*. Ils sont appelés ainsi en raison des relations étroites qui les relient à cette région supérieure du fleuve. Leurs activités pastorales et agricoles sont plus équilibrées. Ils possèdent un cheptel, généralement moins important bien que composé de gros et de petits ruminants. Mais ils pratiquent deux saisons agricoles par an, en hivernage dans le *jeeri*, et en saison sèche dans les cuvettes de décrue du *waalo*. Ils forment des unités résidentielles généralement plus grandes, avec une main-d'œuvre plus nombreuse ; on compte parmi eux une assez forte proportion de serviteurs (*maccube*) qui assuraient autrefois l'essentiel des tâches agricoles.

Leur habitat dans le *jeeri* est composé de gros campements, mais ils restent très dispersés dans le *waalo* au moment des cultures. La plupart des groupes peuls *waalo* ont leur chefferie fixée au bord de la vallée, à côté des villages wolof et haalpulaar. Ces Peuls possèdent de larges territoires dans le *waalo* surtout dans le département de Podor où 86 % des Peuls cultivaient en décrue avant 1972 (Lericollais & Diallo 1980).

Ils se déplacent sur des distances également plus longues que celles que parcourent les Peuls *jeeri* ; elles s'étendent sur une trentaine de kilomètres en moyenne, et peuvent atteindre 80 kilomètres. Les familles doivent concilier calendrier agricole et calendrier pastoral, qui étaient d'ailleurs à peu près synchrones. La période de culture dans le *waalo* (à partir de février) correspond à l'épuisement des pâturages situés autour des campements du *jeeri*, qui marque le départ des troupeaux vers la vallée. La saison sèche était une saison d'échanges intenses avec les paysans et les pêcheurs qui contrôlaient le passage des marigots et du fleuve. Le séjour relativement long dans le *waalo*, durait jusqu'au début des premières pluies. Le pâturage sur les cuvettes récoltées (*naingal*) permettait de franchir la fin de la saison sèche, la plus dure pour les troupeaux qui paissaient également dans les fonds de cuvettes non cultivées, ceux des levées de berge. L'abreuvement se faisait à certains endroits du fleuve et des marigots, endroits fixes réservés à cet usage (*tufnde*) (Boutillier-Schmitz 1987 : 538). La circulation du bétail au milieu du *waalo* était facilitée par des clôtures et par l'aménagement de couloirs à bétail.

Cependant ces Peuls, de par leur mobilité, leur habitat démontable, leur organisation sociale en groupes lignagers, restent des pasteurs, et leurs activités agricoles sont subordonnées aux impératifs de l'élevage. Ils se distinguent ainsi nettement des Peuls *sare*, c'est-à-dire des Peuls villageois, anciennement sédentarisés au bord de la vallée.

Les Peuls *sare* représentent le dernier stade du pastoralisme. Ils se situent à la marge du monde peul dont ils se réclament encore. Ils ne représentent que 13 % de la population peule du département de Podor (dans les arrondissements de Kaskas et de Saldé surtout), mais là ils forment la presque

totalité des Peuls du département de Matam. Habitant de gros villages, dont l'agencement est adapté à la circulation du bétail, ils se distinguent de leurs voisins haalpulaar par le fait qu'ils possèdent un bétail plus important. C'est d'ailleurs la seule chose qui distingue vraiment ces Peuls fortement « toucouleurisés »⁷ des autres sédentaires. L'habitat est fixe, constitué généralement de maisons en banco. L'élevage est souvent confié à des parents habitant le *jeeri*, le petit cheptel restant au village avec quelques vaches laitières.

Les Peuls *sare* cultivent le *waalo* : 82 % des ménages à Podor, mais 57 % seulement à Matam (Lericollais & Diallo 1980). Dans ce dernier département, ils n'habitent pas tous à proximité de la vallée. Installés dans le *sangre* (Ferlo latéritique), ou entre *sangre* et *waalo*, ils ne pratiquent alors que la culture sous pluie, bénéficiant généralement, à cette latitude, de pluies assez régulières. Leur bétail est alors plus nombreux.

Malgré leurs différences, les systèmes d'élevage dans la vallée étaient tous axés sur la recherche d'une sécurité maximale et la gestion optimum des risques dans un environnement donné. Cette stratégie reposait sur : 1) de faibles densités humaines, libérant de vastes parcours tout en évitant conflits et concurrence avec d'autres groupes ; 2) de faibles densités animales, plus faciles à nourrir sur des pâturages très variables dans le temps et ne pouvant supporter qu'une faible charge ; 3) une mobilité entre milieux complémentaires : dunes-interdunes, *waalo-jeeri*, ayant des rythmes saisonniers différents ; 4) un troupeau constitué de plusieurs types d'animaux ayant des rythmes de reproduction, des besoins, des qualités différents et complémentaires ; 5) un élevage où prédominent les femelles qui fournissaient un potentiel de reproduction maximum en même temps qu'une production laitière importante ; 6) une répartition du cheptel entre différentes unités d'exploitation (par prêts, héritages, dots), venant rééquilibrer les différences de richesse, ou permettant de relancer son élevage ; 7) une faible commercialisation du troupeau (ventes, consommation) portant d'abord sur les animaux les moins valorisés et les plus prolifiques ; 8) une production agricole d'appoint, de secours, ou de repli, proportionnelle à l'importance du troupeau ; 9) le gardiennage du cheptel paysan confié, avec bénéfice d'une partie du croît ou du lait ; 10) des rapports suivis avec les sédentaires reposant sur l'échange de service et de biens (lait, mil, poisson, bétail).

Ces fondements des stratégies agro-pastorales allaient devenir peu à peu caducs sous l'effet de l'évolution de l'environnement humain et physique de l'élevage dans la vallée. Au moment de la sécheresse de 1972, les systèmes d'élevage « traditionnels » étaient en train d'évoluer depuis près de cinquante ans, dans un sens négatif, c'est-à-dire qu'ils perdaient progressivement leurs qualités d'adaptation au milieu. Plusieurs facteurs contribuèrent à déstabiliser les systèmes.

⁷ Les Peuls toucouleurisés sont ceux qui ont adopté la culture sous pluie et l'élevage sédentaire, mais qui restent attachés à leur bétail et à leur mode de vie traditionnel. Ils sont donc très différents des Peuls sédentaires qui ont abandonné leur bétail et leur mode de vie traditionnel pour se consacrer à la culture sous pluie et à l'élevage sédentaire.

7. De Toucouleur : ancienne appellation des Haalpulaar.

Les facteurs déstabilisants

Des facteurs internes, telle l'expansion des troupeaux, ont eu une action longue et déterminante. Le cheptel a évolué beaucoup plus vite que la population pastorale (3,3 % par an contre 1,9 %, entre 1962 et 1972). C'est le résultat d'une meilleure couverture sanitaire, d'une série d'hivernages assurant des pâturages convenables. Il faut également tenir compte des troupeaux villageois confiés aux Peuls. Les paysans investissaient dans le gros cheptel, seul placement local pour l'argent des migrations ou de la production agricole. Ces animaux étaient gardés par les Peuls qui les incorporaient à leurs troupeaux selon des modalités diverses (contre le lait ou une partie du croît). Les pâturages étaient, sinon surexploités, du moins soumis à une pression localement forte.

La multiplication du cheptel impliquait une dispersion plus grande des groupes pastoraux en une multitude de petits campements. Cette dispersion était rendue possible par la sécurité des parcours, due à la disparition, sous l'effet de la chasse, des fauves dangereux. L'éclatement des campements a également contribué à distendre les relations sociales. Les structures de la chefferie sont désorganisées depuis l'époque coloniale. La notion de chef de campement (*joom wuro*) est vague ; aussi parle-t-on, le plus souvent, d'aîné, de *mawdo*. Les campements importants sont composés de Peuls de lignages différents ; quant aux autres, ils ont une population trop faible et trop fluctuante pour constituer des unités socialement structurées. Les solidarités lignagères sont, dans un tel contexte, assez lâches ; l'entraide ne s'exerce qu'au niveau des familles restreintes entre frères, père et fils, vivant ensemble.

L'émiettement des campements ne regroupant, la plupart du temps, que quelques *galle* a été fort entre 1958 et 1978 ; le nombre des campements a été multiplié au moins par trois. Le contrôle de l'espace, jadis exercé par les chefs de campement ou de transhumance, est désormais abandonné au profit d'une gestion individuelle.

Des facteurs externes vinrent renforcer et accélérer cette évolution. La construction de forages hydrauliques, surtout après la Seconde guerre mondiale, dans le *jeeri*, eut pour effet de répartir la charge animale sur une plus large superficie et pendant une durée plus longue. Les mouvements pastoraux ralentirent et s'organisèrent désormais autour des forages. La zone d'attraction des forages polarise tous les campements dont le bétail peut venir s'abreuver au moins tous les deux jours. La mobilité est généralement limitée. La gestion de l'espace repose désormais sur la circulation entre les pâturages d'hivernage, de saison sèche, et les « aïances », ces espaces libres situés en dehors des zones d'attraction des forages. La transhumance vers le *waalo* diminue : 55 % des éleveurs l'abandonnent entre 1952 et 1962. Seuls les hommes descendent avec le petit bétail vers la vallée, pour pratiquer les cultures de décrue (Barral 1982 : 26).

Des pâturages abondants, et plus sûrs, une conduite du bétail plus facile, un bétail se développant rapidement, conduisirent à un relâchement dans les

pratiques pastorales. Ce qui se traduit surtout dans l'abandon progressif du gardiennage en saison sèche comme en hivernage. Le bétail en liberté à peine surveillé pâturait seul, le propriétaire se contentant de l'attendre au campement ou au forage. Les campements d'hivernage restent habités toute l'année. L'espace se restructure en fonction des forages régulièrement espacés et non des campements. Plus de 75 % des Peuls *jeeri* de la vallée sont fixés en 1970⁸.

Enfin, la sécheresse apparaît comme un facteur conjoncturel, qui a achevé l'évolution des systèmes agro-pastoraux anciens. La diminution simultanée des pluies et des crues sur plusieurs années consécutives (quatre à cinq ans) n'était pas un fait nouveau en soi, mais cette fois-ci elle n'a pu être supportée. Les stratégies habituelles, fondées sur la dispersion des troupeaux et la mobilité, n'ont pu être employées à temps. Les réponses ont été inadaptées à l'ampleur du problème, ce qui a fait douter de l'efficacité des systèmes traditionnels. Les systèmes d'élevage convenaient à un environnement peu chargé en hommes et en animaux, accessible saisonnièrement, exploité grâce à une mobilité importante nécessitée par la rareté de l'eau. Or, dans les années précédant la sécheresse, l'accroissement du cheptel allait de pair avec un ralentissement généralisé des mouvements pastoraux. La sécheresse allait obliger les pasteurs à changer radicalement d'attitude et à abandonner certaines habitudes créées par vingt années de conditions climatiques relativement bonnes.

1968-1972 : la rupture ?

Les sécheresses se succèdent dans la vallée depuis des siècles. Dans la première moitié du XX^e siècle, quatre sécheresses ont été enregistrées (1903 ; 1911-1916 ; 1931 ; 1941-1944). L'année 1968, où la crue et les pluies furent très mauvaises dans la vallée et le nord du Sénégal, marque le début d'une période aride qui persiste. Le retour d'hivernages meilleurs, mais très médiocres néanmoins, en 1969, 1970 et 1971, ainsi que des pertes estimées à 15 % de l'ensemble du cheptel de la vallée, n'avaient pas poussé les Peuls à changer d'attitude : 10 % seulement des familles peules de Mbane partirent vers le Joolof et le Sine. En dehors d'une augmentation des ventes de bétail, ce signal n'avait pas provoqué de grandes réactions (Santoir 1977a).

En 1972, les pluies et la crue furent plus faibles que lors de la grande sécheresse de 1910-1916. En 1972-1973, l'isohyète 500 mm descend de 100 à 150 km vers le sud (Le Borgne 1990 : 24). Sur le fleuve, on enregistre le déficit d'écoulement le plus important depuis le début du siècle.

Le premier réflexe des Peuls fut de vendre leurs animaux de faible embonpoint ; très peu de familles partirent avant la fin de l'hivernage 1972.

⁸ Selon nos propres enquêtes.

En définitive, plus de 60 % des troupeaux et 40 % des familles partirent vers le sud, en s'enfonçant assez loin à l'intérieur du bassin arachidier. Mais la mobilité n'évita pas les catastrophes dues à la mauvaise adaptation du bétail aux pâturages du sud, aux maladies (trypanosomiase), aux accidents, et plus encore à la fatigue des animaux mis en mouvement trop tard. Les retours intervinrent dès l'hivernage 1973. Les pertes globales du cheptel bovin s'élevèrent à environ 60 % dans la vallée (y compris les ventes). Dans le *jeeri*, la mortalité bovine fut estimée à 27 %, les jeunes bêtes et les femelles étant les plus fortement touchées.

En 1973, un peu plus du quart des ménages peuls se retrouvent sans bovins (26 % à Matam, 27 % à Tillé-Boubakar). 82 % des troupeaux du *jeeri* ont moins de 60 têtes, contre 63 % avant. Selon le rythme de reproduction⁹, on estime qu'il fallut dix ans pour que le cheptel bovin se reconstitue (Fayolle *et al.* 1974 : 94).

Les réactions des Peuls à la crise n'ont donc pas été entièrement efficaces. Les familles qui ont conservé le plus de bétail en 1973 sont celles qui ont effectué des départs précoces, dès l'hivernage 1972, et sont parties le plus loin dans le sud, jusqu'au Saloum (Santoir 1977b). Le cheptel des pasteurs qui sont restés dans le nord du Ferlo a accusé les plus fortes pertes. Il en est de même des Peuls *waalo*, peu mobiles. Le bétail confié, celui des Peuls ou des paysans, a également payé le plus fort tribut. Dans le delta du fleuve, le bétail villageois confié a subi 70 % de pertes (Tourrand 1985 : 108). Ces pertes ont contribué à instaurer un climat de méfiance entre Peuls et villageois.

Les débuts des années 1970 ont marqué une rupture avec les années de « vaches grasses ». Mais la déstabilisation de l'ancien système ne s'est pas accompagnée, apparemment, d'une rupture avec la tendance à la fixation des familles et au ralentissement des mouvements pastoraux. La carence du milieu, nullement exceptionnelle, mais jamais aussi profonde et longue, a confirmé la dissociation en cours entre les hommes et le bétail. L'eau étant disponible près des campements, les déplacements étant jugés trop pénibles, les deux tiers des *galle* n'ont pas bougé lors de la crise.

Les pertes en bétail, bien que fortement ressenties, n'ont pas été assez instructives pour les pasteurs. En 1975, nous écrivions (Santoir 1977b : 56) que la « leçon » reçue n'avait été prise en compte par une fraction minoritaire (30 %) de Peuls qui avaient modifié leur mobilité. Les changements de comportement ne furent donc pas immédiats et les systèmes pastoraux essayèrent de retrouver leur équilibre. La rupture réelle devait être plus tardive, provoquée par une dégradation continue du milieu.

9. Pour les femelles, la première mise bas a lieu vers quatre ans et demi. L'intervalle entre les vêlages est de vingt-et-un mois.

1972-1992 : deux décennies de « crises »

Un environnement définitivement dégradé

L'évolution du milieu (*waalo* et *jeeri*) a été rapide sous l'effet d'une sécheresse persistante et de l'aménagement simultané de la vallée, qui en est une conséquence. Cette évolution a été particulièrement rapide, et ses conséquences irréversibles.

Depuis 1972, les déficits pluviométriques d'accidentels deviennent chroniques. La crue du fleuve Sénégal est de plus en plus irrégulière, et son déficit est synchrone avec celui des pluies. En 1977, la sécheresse est tout aussi importante que cinq ans auparavant et concerne également le débit du fleuve Sénégal, mais de façon moins forte toutefois. En 1983-1984, certaines stations atteignent leur minimum absolu, comme Saint-Louis. L'isohyète 100 mm passe par Saint-Louis, soit à 400 km au sud de sa position « normale ». Le fleuve enregistre un déficit de 70 % de son écoulement à Bakel. Et la série n'est pas terminée puisque les hivernages de 1991 et de 1992 ont été très faibles et n'ont pas permis la reconstitution des pâturages dans le nord du Sénégal et dans le *jeeri*.

Certaines moyennes pluviométriques trentenaires diminuent régulièrement depuis le début du siècle (Le Borgne 1990 : 27). Il pleut moins, moins longtemps et plus rarement. Depuis vingt-cinq ans, on assiste à une dégradation très sensible du climat, surtout dans la partie sahélienne du pays, allant parfois jusqu'à un changement de climat, provoquant une translation des zones arides vers le sud¹⁰.

Mais la tendance observée est difficile à situer dans le temps, notamment par manque de recul. Tendance longue ou épisode ? Nul ne peut répondre encore avec suffisamment de preuves. À défaut de mesures précises, on dispose de rapports anciens (des services de l'Agriculture, des Eaux et Forêts) qui tendraient à montrer que, dès la fin du siècle dernier, le problème de la sécheresse et de la dégradation irréversible du milieu est déjà posé dans la vallée. L'exploitation anarchique des arbres par les paysans, les pasteurs ou les bateliers, est considérée alors comme la principale cause de la baisse des pluies et des crues (Bernard 1993 : 56). Mais qu'en est-il de l'objectivité réelle de ces témoignages : relations impressionnistes, ou discours alarmistes destinés à une direction parisienne avare de crédits ?

Il n'est pas exagéré de dire que les aménagements effectués dans la vallée, à partir du milieu des années 1970, ont bouleversé le milieu de façon

10. Dans le *jeeri*, on note la présence de plus en plus fréquente de *Calotropis*, de *Lepadenia*, et d'autres espèces psammophiles, sur les dunes dénudées. Dans la vallée, les forêts de gonakiés (*Acacia nilotica nilotica*) ont disparu suite à l'absence d'inondation, de même que les pâturages herbacées (vétiver).

définitive. Dans le *waalo*, on est passé de 22 périmètres à 664, et de 8 583 ha à 38 270 ha aménagés, entre 1975 et 1988 (Seck 1992 : 23). Les grands périmètres (plus d'un millier d'hectares) occupent les cuvettes du *waalo*. Les périmètres intermédiaires (800-900 ha), les périmètres villageois et privés, les plus petits (20-30 ha) mais aussi les plus nombreux (643), sont installés sur les bourrelets de berges. L'aménagement de la vallée se fait par l'amont ; il est actuellement important dans le département de Dagana, moindre à Podor et Matam. La construction de deux grands barrages sur le fleuve (Diama et Manantali) vient confirmer et consolider l'option prise, sans espoir de retour (bercé par certains) à la culture de décrue traditionnelle, après l'échec éventuel de la mutation engagée.

Le *jeeri* a vu son aménagement en points d'eau permanents amélioré par la construction rapide de puits, puits-forages et forages avec des fonds d'origines diverses — Communauté économique de l'Afrique de l'Ouest (CEAO), UNICEF, Groupement d'intérêts économiques (GIE) —, selon des programmes différents et sans concertation bien définie. On observe moins de constructions dans le *jeeri* ou le *sangre* depuis la sécheresse (21 à Matam, 4 à Podor) et plus dans les villages de la vallée (Matam : 61 points d'eau ; Podor : 24). Cependant, dans le département de Matam, de nombreux puits-forages et de puits ont été créés (21 depuis 1972, contre 4 seulement à Podor). L'amélioration de la fourniture en eau dans le *jeeri* a surtout bénéficié aux hommes qui ont pu continuer à occuper leurs campements d'hivernage toute l'année. Elle contribue aussi à fixer sur place un petit cheptel qui exploite au maximum les rares pâturages.

Un élevage qui tarde à se rétablir

Le rétablissement du cheptel de la vallée, après 1972-1973, a été fortement compromis par la persistance de la sécheresse et l'absence prolongée de pâturages suffisamment abondants, avec ses conséquences sur le bétail (maladies, mortalité, baisse de fécondité).

Après 1972, l'attention des experts est attirée sur l'élevage et on dispose d'études plus nombreuses. Malgré leur nature et un échantillonnage différents, ces études laissent entrevoir une stagnation, voire une diminution, de la taille des troupeaux familiaux.

La diminution du cheptel concerne surtout les bovins dont les troupeaux diminuent, privant ainsi de nombreuses familles : en 1975, dans la basse vallée, 27 % des ménages n'ont plus de bovins, et 26 % à Matam.

Ayant la sécheresse, la taille des troupeaux Peuls apparaît importante, plus de cinq têtes par personne, avec un troupeau de petit bétail moins important, du moins à l'intérieur du *jeeri* (Fayolle *et al.*, 1974 : 33), car on manque de repères précis et d'enquêtes suffisamment larges. Les enquêtes rétrospectives sur les pertes enregistrées sont très sujettes à caution et ne permettent pas de reconstituer les effectifs antérieurs.

Cheptel par ménage (moyenne générale).

Lieu	Date	Bovin	Ovin	Caprin	Ovin + Caprin	Nombre de ménages
Vallée aval ¹	1975	15,3	11,2	19,7	30,9	169
Mbane, Tillé-B. ²	1975	12,4	18,8	21,8	40,6	334
Matam ³	1979	16,6	9,3	12,0	21,3	134
Vallée ⁴	1979	13,6	16,1	19,0	35,1	468
Ferlo ⁵	1981	26,7	—	—	—	—
Ferlo ⁶	1982	43	29,0	18,0	47,0	163
Mbane, Tillé-B. ⁷	1983	16,0	34,0	24,0	58	67
Delta ⁸	1985	18,0	14,0	21,0	35,0	445
Matam ⁹	1985	11,4	8,5	11,6	20,1	16
Matam ¹⁰	1985	11,0	—	—	26,0	120
Matam ¹¹	1990	8,1	10,1	9,9	26,0	232
Mbane, Tillé ¹²	1991	9,2	23,6	14,0	37,6	361

Sources : 1 : SARNIGUET & BLANC 1976 ; 2, 3, 4, 11, 12 : SANTOIR, Enquêtes 1975-1979 ; 1990-1992 ; 5 : BARRAL 1982 ; 6 : SUTTER 1982 ; 7, 9, 10 : NIASSE 1986, 1990 ; 8 : TOURRAND 1985.

Deux ans plus tard, nos enquêtes menées chez les Peuls de la vallée trouvent un cheptel beaucoup moins important (2,3 bovins/hab.). En 1980-1981, Barral parvient, par une méthode totalement différente, à un chiffre comparable : 2,7 bovins/hab. Mais il existe des variations sensibles selon le lieu et le type de pasteur. Les troupeaux bovins sont plus importants dans le département de Matam (2,1 bovins/hab.) et diminuent vers l'aval (1,7 bovin/hab.).

Il faut voir ici le résultat de deux facteurs. D'une part, le milieu, plus aride vers l'aval et le nord, est le principal facteur limitant ; d'autre part, le département de Matam a une forte proportion de Peuls vivant principalement de l'élevage. Ainsi, les Peuls *jeeri*, de même que les Peuls *sare*, sont mieux pourvus en bovins. Dans le Ferlo, à l'est de Linguère, à la limite des départements de Podor et de Matam, Sutter trouve en 1982 des troupeaux encore importants (8,3 bovins/hab.), dans une zone relativement méridionale et exploitée surtout par des Peuls *jeeri*. Encore à l'heure actuelle, c'est dans ce secteur de la moyenne vallée que l'on trouve les plus gros éleveurs.

En 1983, le troupeau bovin des Peuls de la basse vallée (Niasse & Bâ 1986) est comparable à celui des Peuls du delta (Tourrand 1985 : 108), mais mieux réparti (1,7 têtes contre 1,3/hab.). Si la taille des troupeaux n'évolue guère, le rapport cheptel/population ne s'améliore pas.

En 1975, le petit cheptel est important à Mbane (5,7 têtes/hab.) avec une forte proportion de moutons, tandis qu'à Matam, zone mieux arrosée, sa proportion est moindre (4,9 têtes/hab.). La situation apparaît identique dans les années 1980, mais on observe une progression assez nette des petits ruminants par rapport aux bovins, surtout dans la basse vallée (5 ovins et caprins pour 1 bovin ; 2,4 à Matam).

Le petit cheptel est moins atteint par les sécheresses, récupère mieux et plus rapidement. Par contre, sa composition évolue. On observe une baisse sensible des caprins, surtout dans la partie la plus sèche de la vallée. La disparition du pâturage arbustif, mais aussi le comportement économique des pasteurs expliquent ce choix. Le mouton est un animal qui se vend bien et dont les cours sont soutenus par une forte demande ; il compense en partie la perte des bovins, mais il est plus exigeant que la chèvre en pâturage herbacé. Cette évolution semble avoir commencé assez tôt, vers la fin des années 1970.

Les mutations dans la composition du cheptel s'accompagnent d'une inégalité croissante dans sa distribution. En 1975, moins de 20 % des familles peuls de la basse vallée et du département de Matam détiennent la moitié du cheptel bovin. La répartition reste identique les années suivantes, précédant la sécheresse de 1983-1984. Dans le delta, en 1985, la situation paraît meilleure : la moitié des bovins sont détenus par le quart des familles (Tourrand 1985), mais il s'agit d'une zone très différente du reste de la vallée. L'inégalité de la taille des troupeaux a tendance à s'accroître sous l'effet des ventes. Les petits éleveurs qui ne disposent pas d'autres ressources sont obligés de surexploiter leur cheptel (jusqu'à 26 % des bovins vendus par an) et de vendre des animaux de plus en plus jeunes. Les petits troupeaux diminuent, alors que les grands grossissent (Sutter 1987 : 212). En outre, les premiers sont plus vulnérables aux épidémies, aux sécheresses, aux fluctuations du marché.

Si le petit cheptel est mieux distribué, la répartition des ovins est, en revanche, tout aussi mauvaise que celle des bovins. Ils sont détenus par quelques ménages. La moitié du bétail ovin appartient à environ 10 % des familles qui se livrent à une spéculation intense.

Cheptel en diminution ou en stagnation, importance accrue du petit bétail, mauvaise répartition, sont autant de signes montrant que l'élevage de la vallée est en difficulté. Une des causes de ces problèmes graves réside dans la modification de la mobilité du cheptel.

L'abandon progressif de la transhumance vers le *waalo* en est le fait le plus marquant. Trois ans après la sécheresse de 1972, un tiers des Peuls *waalo* et la majorité des Peuls *jeeri* de la basse vallée sont fixés dans les campements du *jeeri* ou au bord du fleuve¹¹. Un quart des familles, Peuls *waalo* en majorité, transhument encore vers la vallée, en saison sèche. En 1981, la proportion est identique (Barral 1982 : 44). Mais ce mouvement de désaffection a commencé bien avant la sécheresse, depuis le début des années 1950 et la création des forages dans le *jeeri*.

Dans le *jeeri*, la mobilité se réduit également et reste polarisée par les forages ; en 1981, les trois quarts des Peuls qui transhumaient habituellement vers le Joolof ont renoncé à cette pratique. La gestion de l'espace (des mares,

11. Selon nos enquêtes.

des pâturages) par les pasteurs apparaît des plus succinctes (Touré 1990) ; plus de la moitié des pasteurs laissent errer leur troupeau. 42 % transhument encore, mais dans l'aire de desserte du forage. Encore cette mobilité « résiduelle » est-elle plus motivée par les pannes de forages que par la recherche de l'herbe. En 1982, près de la moitié des forages pastoraux du nord Sénégal étaient hors service (Grenier 1987). Quelques familles de pasteurs (12,5 %) se déplacent encore avec leur troupeau.

À côté de cette inertie, on observe, lors des années très sèches, de grands déplacements massifs, comme en 1983-1984 où la quasi totalité des Peuls fixés autour des forages partirent vers le sud. Cette mobilité occasionnelle peut déboucher sur une mobilité de longue durée, les troupeaux ne retournant pas dans les campements de départ. En attendant les pluies et la reconstitution des pâturages, certaines familles se transforment en *egge-egge* (nomades à déplacements fréquents), non seulement lors d'une saison sèche, mais parfois pendant plusieurs années. Ces Peuls, qui ont conservé de gros troupeaux, sont essentiellement pasteurs et ne pratiquent aucune culture. Leur habitat est adapté à leurs déplacements fréquents. Plutôt que la case peule habituelle, qui nécessite un travail méticuleux et surtout de l'herbe sèche, de plus en plus rare et précieuse, ces pasteurs adoptent, le plus souvent, la tente maure en tissus blanc (*tiliss*), facilement montée.

Au moment où l'élevage est plus fragile et où sa conduite pose de nouveaux problèmes, les familles ont réduit leurs activités agricoles. Dans le système d'exploitation traditionnel, la production agricole avait un rôle fondamental, celui de régulateur de l'exploitation du cheptel. Plus la famille avait de ressources agricoles, moins il était nécessaire de toucher au capital cheptel.

En 1975, les deux tiers des Peuls *waalo*, à Mbane et à Tillé-Boubakar, cultivent le *waalo* ; 18 % d'entre eux participent déjà à la culture irriguée dans les grands périmètres de Dagana et de Nianga¹². En 1981 (Barral 1982 : 51), la moitié des Peuls cultivent encore le *waalo*. Il y a eu des abandons causés par la sécheresse, les séries de mauvaises crues, mais aussi par l'extension des aménagements dans la vallée.

La culture sous pluie est encore largement pratiquée, mais son apport reste faible, même dans les secteurs de la vallée les mieux arrosés. Les superficies cultivées sont peu importantes. Dans la moyenne vallée, la production de mil sous pluie, en 1980 (année médiocre), est en moyenne de 700 kg par *galle* (quatre à six mois de vivres). Aussi, les deux tiers des dépenses monétaires sont-elles constituées par l'achat de nourriture (Sutter 1987 : 205). Les revenus proviennent essentiellement du troupeau (62 % des revenus monétaires), principalement de la vente des animaux (38 % des revenus). Ces chiffres montrent que l'économie peule n'a pas évolué de façon significative malgré la sécheresse (Fayolle *et al.* 1974 : 81). Mais il s'agit là de moyennes, et chez les familles les plus pauvres en bétail, la moitié des revenus monétaires sont de source extra-agricole.

12. D'après nos relevés.

En 1975, on notait déjà que la moitié des ménages peuls *sare* de Matam, et 21 % des ménages peuls *waalo* de la basse vallée avaient recours à l'émigration pour compléter leurs ressources. Chez ces derniers, un ménage sur cinq se consacrait au commerce (principalement petit bétail) et à la cueillette (gomme surtout) ; un ménage sur trois disposait de revenus tirés d'une activité extérieure au village : travail temporaire (tâcheron dans les périmètres ou à la Compagnie sucrière sénégalaise (CSS), gardiennage des troupeaux villageois, charbon de bois, vente d'amulettes...). En 1982, dans le *jeeri* de la moyenne vallée, toutes ces activités fournissaient environ 20 % des revenus monétaires.

Un milieu dégradé ou en mutation, un élevage de plus en plus fragile mais constituant toujours l'essentiel des ressources des familles peules, telle pourrait être résumée succinctement l'évolution de l'élevage depuis 1972. Il s'agit du constat d'une décadence bien visible ; celle-ci s'est accélérée au début des années 1980 avec le retour d'années très sèches. Il y a eu rupture dans le milieu (*jeeri* et *waalo*), rupture dans les systèmes de production pastoraux de la vallée, par l'absence de rétablissement des troupeaux et des cultures. Vingt ans après la première sécheresse, un premier bilan général du pastoralisme dans la vallée peut être tenté.

Le pastoralisme aujourd'hui, ou ce qu'il en reste

En 1990, l'élevage peul, survivant à vingt ans de « mauvaises » années, est surtout composé de petit bétail qui compense en partie la diminution du cheptel bovin. L'entretien de ce bien précieux est au prix d'efforts accrus. Il nécessite d'abord une réorganisation de la mobilité adaptée aux nouvelles conditions de l'environnement. Il exige ensuite des dépenses supplémentaires pour sa santé et pour son alimentation. Il faut désormais dépenser pour nourrir les animaux, mais aussi, de plus en plus, pour nourrir les hommes, devant la carence permanente de l'agriculture traditionnelle, alors que la culture irriguée ne peut encore assurer pleinement le relais. Les familles peules n'ont ainsi d'autre choix que de se tourner vers des activités extra-agricoles, locales ou extérieures.

L'élevage peul de la vallée

Un cheptel diminué recentré sur les petits ruminants

Les Peuls détiennent toujours la majorité du cheptel de la vallée, avec des nuances cependant. Si, dans l'arrondissement de Tillé-Boubakar (département de Podor) en 1990, ils possèdent 70 % des bovins et 84 % du petit

cheptel, dans le département de Matam ils n'ont que le tiers de tout le cheptel, et dans le delta, la moitié des bovins et le tiers des petits ruminants (Tourrand 1985).

Nos enquêtes récentes montrent que la proportion de ménages sans bovin s'est accentuée, passant de 25 à plus de 40 %¹³, notamment dans la partie la plus sahélienne de la vallée, et chez les Peuls *waalo* caractérisés par une forte disparité dans la richesse en bétail. Il y a, chez eux, moins de troupeaux, mais plus gros que chez les Peuls *jeeri* (22,4 bovins contre 14).

Sur 40 ménages peuls de la basse vallée, retrouvés en 1991, qui n'avaient plus de bovins en 1975, moins de la moitié (16) ont reconstitué leur cheptel bovin. Bien que la non-reconstitution puisse être mise en relation avec d'autres phénomènes que la sécheresse (vieillesse des ménages, allocation de bovins aux enfants mariés), le déficit est important. En 1991, ces mêmes unités familiales ont un petit cheptel légèrement moins important (autour de 35 têtes) que la moyenne et composé de deux tiers d'ovins, contre un tiers seulement en 1975. Ceux qui ont pu reconstituer leur cheptel bovin ont des troupeaux relativement importants (27 têtes), et deux fois plus de petits ruminants (52 têtes) qu'en 1975.

Les ménages peuls, devenus en 1990-1991 pasteurs de petits ruminants, se spécialisent dans l'élevage des moutons, notamment les Peuls *waalo*. D'une manière générale, il y a plus de ménages qui possèdent des ovins, tant à Matam qu'à Tillé-Boubakar. Les Peuls *waalo* ont le cheptel ovin le plus important (24 ovins contre 13 caprins), alors que chez les Peuls *jeeri*, ovins et caprins s'équilibrent (18 ovins et 17 caprins par ménage, chiffres pratiquement identiques à 1975).

L'importance du petit cheptel reste liée à celle du troupeau bovin. Les éleveurs de petits ruminants ont un cheptel inférieur à celui des possesseurs de bovins (20 têtes contre 41). Le petit bétail assure la reconstitution du cheptel bovin en fournissant le gros des ventes. Mais le rapport ovins/bovins s'amenuise avec l'importance du troupeau bovin ; les ovins compensent la faiblesse du cheptel bovin. Ils sont proportionnellement plus nombreux dans les petits troupeaux, en dessous d'une vingtaine de bovins ; au-dessus, la parité entre ovins et bovins reste constante.

En définitive, il n'y a pas eu reconversion à proprement parler dans le petit élevage ; l'importance du petit cheptel exploité, surtout ovin, compense l'absence des bovins. En 1991, moins de 5 % des familles détiennent la moitié des bovins. Dans ces années de crise, il n'y a plus d'éleveurs « moyens » ; il y a des pauvres à la limite du pastorat, et des riches, disposant généralement de revenus extra-agricoles.

13. Mbane et Tillé-Boubakar : 57 %, Matam : 42 %.

Sédentarisation et nouvelle mobilité

La sécheresse a provoqué une fixation durable des Peuls que l'on peut, dans certains cas, assimiler à une sédentarisation. Cependant ce mouvement est difficile à mesurer, les recensements administratifs ou nationaux manquant de précision quand il s'agit des populations mobiles ou « flottantes ». L'observation directe et les enquêtes ponctuelles montrent que les villages peuls du bord de la vallée ont grossi depuis une vingtaine d'années. De même, de nombreuses installations récentes s'observent aux abords des principaux villages de la vallée : Peuls sans bétail, ou avec du petit cheptel, « laissés pour compte » du pastoralisme venus du *jeeri* pour cultiver ou pour chercher du travail dans les périmètres irrigués, se rapprocher de la route, et, au bout du parcours, de Dakar...

La fixation des pasteurs sur leurs campements d'hivernage est déjà ancienne chez les Peuls *jeeri*, mais elle concerne maintenant les Peuls *waalo* (en 1991, 87 % de Peuls *waalo* de la basse vallée sont fixés, contre 32 % en 1975). Chez eux, les déplacements saisonniers vers le *waalo* ne sont presque plus pratiqués (6,5 % des ménages, contre 34 % en 1975).

L'abandon progressif de la culture de décrue et la création des périmètres irrigués en sont les principales causes. La culture irriguée, en fournissant un minimum vivrier ou des ressources monétaires, est un facteur de fixation dans le *jeeri*. Ils la permettent et la favorisent. En outre, il convient de signaler le rôle joué par l'équipement en charrettes et en chevaux. Depuis 1975, l'équipement des familles peules s'est nettement amélioré : 1975, une charrette pour vingt-quatre ménages ; 1991, une charrette et un cheval pour un peu plus de deux ménages (2,3). Le nombre de charrettes a été multiplié par dix ; la plupart sont encore tirées par des ânes dont le nombre a doublé. On peut donc parler d'une petite révolution des transports chez les Peuls¹⁴. Un attelage équipé d'un ou deux fûts en plastique d'une contenance de 200 litres ou une chambre à air de camion permettent à une famille d'habiter toute l'année son campement du *jeeri*, même en cas de panne du forage voisin. La charrette permet également des liaisons rapides avec le marché situé au bord de la vallée ou avec le périmètre irrigué. Elle sert aussi à maintenir le contact avec les bergers ou avec les ménages qui se déplacent avec le gros du cheptel. En effet, de plus en plus de familles sont actuellement à cheval entre la vallée (où se trouvent les périmètres irrigués et les champs de décrue) et le troupeau qui peut s'éloigner de cent ou deux cents kilomètres en saison sèche. Une partie des familles se consacre à l'agriculture, alors que le reste est en déplacement, saisonnièrement ou en permanence, sur des pâturages éloignés.

14. Et sans doute chez les villageois également, où charrettes et chevaux sont très nombreux. L'achat d'une charrette et d'un cheval est un investissement relativement lourd, de même que l'entretien d'un cheval sous cette latitude (nourriture, soins) : Notons que cet investissement a été réalisé sans aides extérieures et en pleine période de sécheresse...

Selon l'année, selon les pluies de l'hivernage et les opportunités de culture dans la vallée, les campements peuvent être partiellement ou complètement abandonnés pendant la saison sèche. En 1991-1992, 27 % des ménages peuls de l'arrondissement de Mbane, et 59 % de celui de Tillé-Boubakar, nomadisaient dans le Ferlo ; l'hivernage suivant, si on observait quelques remontées à Mbane (24 % de ménages absents seulement), les départs continuaient à Tillé-Boubakar (72 % de ménages absents fin août) à cause du manque total de pâturage.

Ainsi s'instaure une nouvelle mobilité faite davantage de transhumance (troupeaux avec bergers) que de nomadisme (troupeau avec familles entières). Les nomades *egge-egge* sont minoritaires, et ce type de nomadisme est temporaire. Si les pâturages sont suffisants après un bon hivernage, la majorité des familles et du cheptel reste en saison sèche dans le *jeeri*, comme ce fut le cas en 1993-1994, à la suite des bonnes pluies de 1993. Dans la basse vallée, les rares mouvements vers la vallée en saison sèche n'intéressent plus que les petits troupeaux bovins et caprins. Les ovins restent le plus souvent dans le *jeeri*. Le *waalo*, déjà exploité par le cheptel villageois, n'accueille en saison sèche que 10 % des bovins et 13 % du petit bétail peuls. Une petite mobilité s'installe alors entre les différents périmètres irrigués dans lesquels les troupeaux pénètrent après la récolte, pour y pâturer.

L'ancienne complémentarité du *jeeri* et du *waalo* est rompue. S'affirme, au contraire, une nette séparation des aires de parcours du *jeeri* et du *waalo*. Les périmètres irrigués n'apparaissent pas, pour l'instant, comme une chance de survie pour un bétail que les Peuls essaient de préserver à tout prix.

Vers un élevage amélioré ?

Sous la pression de la sécheresse et de l'évolution de l'environnement, le cheptel devient un bien précieux que les pasteurs entourent de soins plus attentifs et qui se traduit par des dépenses accrues. Les Peuls sont ainsi amenés à mieux prendre en charge leur élevage. Ils ont peu souffert du désengagement de l'État qui, pour eux, a commencé avec le paiement du gas-oil des forages hydrauliques dans les années 1970. En outre, l'État intervenait peu dans les dépenses consacrées à l'élevage, et il intervient toujours aussi peu.

La santé animale est le premier poste de dépenses pour les éleveurs. Les vaccinations annuelles effectuées par le service de l'Élevage touchent 75 % du cheptel environ, du moins quand les campagnes n'ont pas lieu au moment où les troupeaux sont déjà partis dans le sud. Manquant de moyens de déplacement, les agents des services vétérinaires voient leur intervention limitée aux abords des forages où ils ont leur poste. L'éloignement des postes vétérinaires et le manque de médicaments incitent les Peuls à soigner eux-mêmes leurs animaux avec des médicaments (comprimés, mais aussi injections) achetés sur le marché parallèle de Dakar ou en Gambie. En 1991, plus de la

moitié des éleveurs peuls ayant des bovins achètent des médicaments, en plus des vaccinations annuelles. Ces médicaments sont surtout réservés au gros bétail sans que les remèdes traditionnels soient abandonnés pour autant.

Les pasteurs sont également de plus en plus nombreux (44 % des ménages à Mbane et Tillé-Boubakar) à acheter des aliments pour le bétail, principalement du *rakkal* (tourteau d'arachide), mais aussi du son de riz, des graines de coton, du *gubbal* (herbe sèche du *jeeri* vendue en botte). Ces aliments de « soudure » sont destinés en priorité aux bovins, à la fin de la saison sèche ; mais ils sont également donnés aux chevaux.

En dehors du delta, l'impact des périmètres irrigués (grands périmètres, Périmètres Irrigués Villageois) est encore faible sur l'alimentation du bétail, et notamment des bovins. Les ménages peuls qui pratiquent la culture irriguée sont guère moins nombreux à acheter des aliments. Les sous-produits de cultures servent surtout au petit élevage et à une petite embouche ovine qui est plus pratiquée par les villageois que par les Peuls : les superficies irriguées sont en effet encore trop peu importantes. Dans les grands périmètres, la double culture annuelle du riz en est à ses débuts. Les paysans n'ont pas le même comportement face à l'élevage : certains brûlent leurs parcelles de riz après la récolte, d'autres pas. Quant aux petits périmètres, ils sont surtout pâturés par le bétail villageois, et certains d'entre eux sont interdits aux troupeaux pour éviter les problèmes.

Les dépenses que les éleveurs acceptent de faire pour leur cheptel, sous la pression des événements, sont un fait nouveau que nous n'avions pas observé chez les Peuls de la vallée en 1975. Il s'agit encore de faibles sommes. En 1982, les Peuls étudiés par Sutter (1987 : 205) consacraient en moyenne 2 % de leurs dépenses monétaires au bétail (soit 5 300 Cfa par famille). Mais à l'échelle d'un arrondissement, les frais de santé, l'achat du gas-oil et des aliments finissent par représenter de fortes sommes, déboursées par les pasteurs sur leurs fonds propres, en dehors de toute aide, et à une époque difficile où les ressources ont tendance à se raréfier.

Le déclin de l'agro-pastoralisme

La diminution des troupeaux entraîne généralement chez les Peuls un regain d'intérêt pour les cultures. En 1992, force est de constater que ce phénomène de repli ne s'observe pas dans la vallée. Les familles peules sont moins nombreuses à cultiver le *jeeri* et le *waalo* qu'en 1975¹⁵. Malgré cela, la pratique de la culture sous pluie et en décrue reste, paradoxalement, encore plus forte chez les Peuls que chez les villageois qui ont misé sur les cultures irriguées. Ainsi à Tillé-Boubakar, en 1991, 3 % seulement des ménages wolof et haalpulaar cultivent le *jeeri* et 10 % le *waalo*.

15. Cf. enquêtes 1990-1992.

La régression est très nette en ce qui concerne les cultures de décrue, pratiquées par un peu plus du tiers des Peuls de la vallée, ce pourcentage passant de 0 % à Mbane, à 64 % dans le département de Matam. Cette culture est devenue de plus en plus difficile depuis la construction des barrages sur le Sénégal, l'absence de crue naturelle et les aménagements dans la vallée où le cheminement de l'eau est perturbé par les canaux et les ouvrages divers.

Par contre, la culture sous pluie est plus largement pratiquée (75 % des familles peules de la vallée). Depuis 1975, cette culture a surtout reculé chez les Peuls *waalo* et *sare* qui disposent d'autres ressources fortes. Dans la basse vallée, du fait de l'irrégularité annuelle et interannuelle des pluies, la culture du *jeeri* est devenue une véritable loterie. Cependant chaque année, les Peuls, avec une belle constance, refont les clôtures, sèment et attendent...

Les superficies cultivées par ménage dans le *jeeri* sont faibles : 0,9 ha, soit 10 ares par habitant, lors de l'hivernage 1986, dans la basse vallée (Touré 1992). Les champs s'adaptent à la sécheresse ; le *seenö* (terrain dunaire) est abandonné au profit des interdunes et des bas fonds (*luggere*) ; le petit mil (*suuna*) est délaissé en faveur du béréf et du niébé, plantes mieux adaptées aux nouvelles conditions pédo-climatiques. La fumure animale qui, en l'absence de pluie, « brûle » les cultures, est abandonnée. Une exploitation sur deux ne parvient à couvrir que 10 à 20 % de ses besoins en vivres¹⁶. On est loin des performances relevées chez les Peuls de la moyenne vallée où l'on comptait 700 kg de mil par famille en 1980 (Sutter 1987). Mais les variations interannuelles sont très fortes. Les superficies cultivées dépendent en grande partie du matériel de culture. Or 77 % des exploitations observées par Touré n'ont pas d'équipement ; 21 % ont une houe/semoir, 2 % des animaux de trait.

En 1991, nos observations à Mbane et Tillé-Boubakar, sur un échantillon plus étendu, montrent que les Peuls sont mieux équipés qu'en 1975. Si 43 % des ménages n'ont encore aucun équipement, 49 % ont une houe/semoir. Souvent en très mauvais état, ce matériel fait l'objet de prêts fréquents entre les familles au moment des cultures.

Depuis une quinzaine d'années, les Peuls, à l'est du lac de Guiers, se mettent progressivement à la culture irriguée qui est pratiquée par 22 % des ménages de la vallée. Mais ce pourcentage varie considérablement le long de la vallée (10 % seulement à Matam) ; il correspond à l'importance des superficies aménagées, plus importantes en aval, ainsi qu'à l'étendue des propriétés foncières détenues par les Peuls dans le *waalo*.

Les éleveurs éprouvent toujours des difficultés à respecter les calendriers culturels peu adaptés aux rythmes pastoraux. Les Peuls ont conservé une stratégie privilégiant l'élevage au détriment des cultures. Leur comportement ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis leur début dans la culture irriguée (Santoir 1983).

16. 53 kg de *suuna* stockés en moyenne par exploitation (TOURÉ 1992).

Cependant, la culture irriguée n'a pas que des inconvénients pour les pasteurs. Les ménages qui font de la culture irriguée possèdent un cheptel plus important (11,2 bovins, 22 ovins et caprins en moyenne, contre 8 bovins et 29 ovins et caprins). L'argent du riz, de la tomate ou de l'oignon s'investit en partie dans le cheptel, surtout ovin. Ainsi à Tillé-Boubakar en 1991, seuls 19 % des Peuls ont déclaré avoir acheté du bétail, mais 41 % des animaux achetés l'ont été avec les bénéfices provenant de la culture irriguée.

En définitive, les Peuls de la vallée, malgré la perte d'une partie importante de leur cheptel, ne se sont pas tous repliés sur l'agriculture qui est moins pratiquée qu'autrefois. Sécheresses et aménagements dans la vallée les en ont dissuadé. En outre, l'agro-pastoralisme est maintenant le fait des familles qui disposent de suffisamment de main-d'œuvre pour se scinder en deux unités : l'une s'occupant de la culture (en conservant néanmoins un petit élevage), l'autre s'occupant principalement de l'élevage (sans cultiver, ou presque). Le maintien d'une activité agricole en saison des pluies est peu rentable et ne se justifie (bien qu'on ne l'avoue pas) que par une stratégie foncière visant à maintenir la présence peule, autour des forages du *jeeri*, pour affirmer leurs droits au cas où... La même stratégie est employée dans le *waalo*, bien que les Peuls y soient moins nombreux qu'avant. En fait, plus que sur les cultures, ils doivent compter sur d'autres ressources.

L'intégration des activités non agricoles

Les stratégies de survie sahéliennes sont toujours fondées sur la multiplication des activités, qui sont autant de ressources, individuellement fragiles, souvent exercées temporairement, et selon les conditions du moment ou de l'environnement. Aux activités agro-pastorales de base, les éleveurs ajoutent des métiers traditionnels : artisanat (nattes, couvre-calebasses, cordes...), garde des troupeaux (*sardi*), cueillette, voire pêche (pour les serviteurs surtout, mais pas exclusivement). Le commerce du bétail, le métier de *juula* et de *tefenke*, peuvent être considérés comme une activité moderne, dans la mesure où, autrefois, les Peuls ne commercialisaient pas eux-mêmes leur bétail, cette activité étant réservée à des personnes extérieures à leur groupe : Maures, Wolof ou Haalpulaar. Cependant, les Peuls participent activement à ce commerce depuis de nombreuses années.

En dehors des activités agro-pastorales, décrites plus haut, la cueillette a diminué nettement par suite de la disparition des gommiers dans le *jeeri* ; seule subsiste la cueillette des fruits du *Balanites*, des jujubiers et des *Boscia*. La pêche, activité pratiquée par les *maccube*, principalement dans le département de Matam, n'évolue guère. Il en est de même de l'artisanat, autre activité où les *maccube* sont bien représentés, à côté des artisans statutaires. Les autres activités classées comme « diverses », c'est-à-dire les petits emplois précaires, ont tendance à régresser et dépendent maintenant surtout de la culture irriguée (coupe de la canne à la Compagnie sucrière sénégalaise de

Richard-Toll, récolte et battage du riz), plus que de l'élevage (gardiennage des troupeaux villageois). Le transport n'apparaît pas, dans l'ensemble, comme une activité en développement chez les ménages peuls, et ce malgré une nette progression du nombre des chariottes et des chevaux. On remarque, en revanche, une nette avancée des activités sinon nouvelles, du moins non-traditionnelles chez les Peuls : migration et commerce.

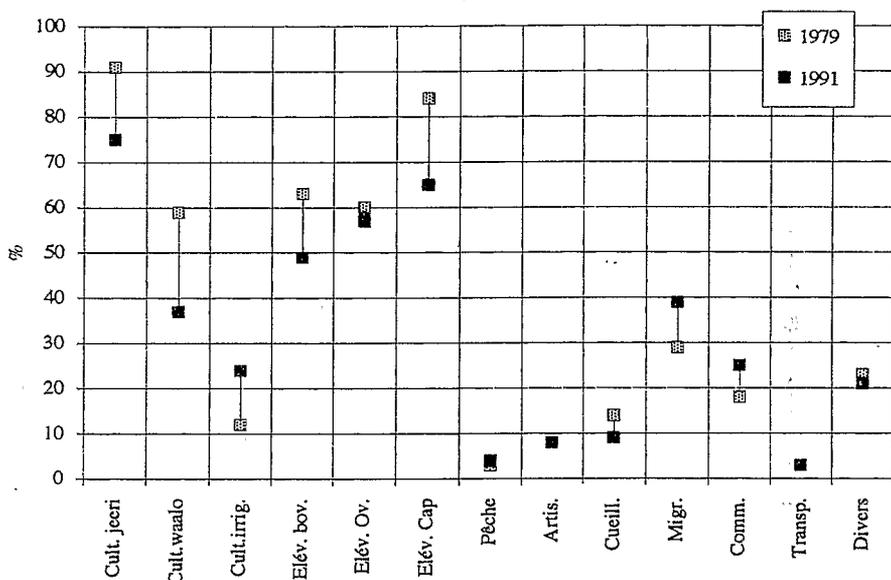


FIG. 3. Fréquence des activités des Peuls de la vallée (en pourcentage de ménages) et évolution entre 1979 et 1991.

D'une manière générale, l'émigration a progressé chez les Peuls de la vallée depuis les quinze dernières années. Il y a plus de ménages qui ont des migrants (de 29 à 39 %), mais un peu moins de migrants par ménage ; il y a diffusion du phénomène plus qu'intensification. Mais le prélèvement sur le nombre d'hommes adultes (plus de quinze ans) reste relativement faible et évolue peu (de 22 à 24 %).

La diversité des situations agro-pastorales, tout au long de la vallée, oblige à nuancer ce tableau synthétique. Il y a de grandes différences entre les Peuls du département de Matam et ceux de la basse vallée. À Matam, l'émigration déjà très forte (1,8 migrants par ménage) progresse peu (de 49 à 53 % de ménages ont des migrants) et ressemble à celle des Haalpulaar ; les mouvements étaient dirigés hors du Sénégal, vers la Côte-d'Ivoire et le Gabon, dans un premier temps, et actuellement vers d'autres pays d'Afrique centrale (Cameroun, Congo, République Centrafricaine), et même l'Europe. Dans la basse vallée, l'émigration évolue très rapidement dans l'arrondissement de Mbàné où de plus en plus de ménages ont des migrants (de 8 à 24 %). Un peu plus à l'est, dans l'arrondissement de Tillé-Boubakar, l'émigration

gration stagne (un tiers des ménages ont des migrants). Dans les deux cas, les mouvements sont orientés vers Dakar, aux dépens des autres villes de la vallée et du bassin arachidier. Les départs vers l'étranger ne sont guère plus nombreux, mais ils ont également changé de destination ; la Mauritanie, destination privilégiée en 1975, l'est beaucoup moins depuis les expulsions de 1989, les migrants peuls se dirigent désormais vers la Gambie, l'Afrique de l'Ouest et l'Europe. Il y a donc plus de Peuls migrants, mais on ne peut parler d'une explosion de l'émigration chez eux.

L'activité commerciale a surtout progressé chez les ménages peuls de la basse vallée, et notamment chez ceux de l'arrondissement de Mbane. Il s'agit d'une activité difficile à cerner dans une économie où tout le monde vend quelque chose (produits agricoles, bétail, lait, produits de cueillette...). N'a été retenue ici que l'activité commerciale exercée régulièrement. Le commerce peul est centré sur le commerce du petit bétail, et notamment celui des ovins qui connaît une certaine croissance depuis que l'embouche ovine se développe. Vient ensuite la vente au détail sur les marchés du *jeeri* des produits de cueillette, du charbon de bois, du fourrage, et plus rarement des produits manufacturés.

L'évolution de ces activités varie selon le type de Peuls. Ce sont les Peuls *jeeri* qui ont actuellement le plus d'activités, ce qu'on peut mettre en relation avec le déclin de l'élevage bovin chez eux (57 % de ménages avec bovins en 1991, contre 87 % en 1975). Malgré la répétition des mauvais hivernages, ils pratiquent encore les cultures sous pluies, leur unique production agricole. Ils ne se sont mis ni à la culture du *waalo*, ni à la culture irriguée. Mais ils ont diversifié au maximum leurs activités extra-agricoles : cueillette (ces Peuls habitent en plein *jeeri*), services magico-religieux, transport de personnes (entre forages, lors des marchés, entre les campements du *jeeri* et les marchés de la vallée) et surtout le travail temporaire (coupeurs de canne à la CSS, tâcherons, fabricants de briques en banco), sans oublier l'émigration à Dakar et le commerce (la moitié des ménages ont au moins un migrant, contre 16 %, en 1975).

Les Peuls *waalo* avaient autrefois une économie très diversifiée ; ils ont fortement réduit leurs activités agricoles, cultures sous pluie principalement, mais aussi cultures de décrue en partie compensées par une participation accrue à la culture irriguée. Toutes les activités traditionnelles sont en régression (cueillette), ou en stagnation (artisanat, pêche). Comme chez les Peuls *jeeri*, commerce et migration ont sensiblement augmenté.

Les Peuls villageois ou *sare*, nombreux dans le département de Matam, occupent une position intermédiaire. Ce sont eux qui exercent, en 1990, le moins d'activités. Le recul des cultures sous pluie n'a pas été compensé par la culture irriguée. La régression de l'élevage ainsi que des autres activités traditionnelles n'a pas été suivie d'une augmentation des activités modernes telles le commerce ou le transport. Les villages du *sangre* ont un faible dynamisme économique et souffrent d'un grand enclavement. Dans les villages situés au bord de la vallée, l'émigration fait partie des activités principales ; déjà très forte en 1979 (53 % des ménages), elle n'a pas progressé, mais elle est sans doute responsable du faible niveau d'activités des ménages.

Que font, en 1991, les Peuls « dépastoralisés » (15 %) qui n'ont plus aucun bétail ? Précisons qu'il n'y a pas de Peuls *jeeri* dans cette catégorie. Ils se caractérisent par un niveau général et un éventail d'activités beaucoup plus faibles que les autres. Les Peuls *waalo* se consacrent principalement aux cultures irriguées et aux petits travaux locaux (récolte, battage du riz) ; les Peuls *sare* n'ont que l'agriculture traditionnelle et l'émigration pour subsister.

En définitive, on n'observe pas de bouleversement dans la gamme des activités exercées par les membres des ménages peuls entre 1975 et 1991. Pas de reconversion nette, mais de nouvelles tendances. Le volume global des activités exercées par les ménages peuls a légèrement diminué du fait du recul de l'élevage et de l'agriculture, mais aussi du recentrage des autres activités sur le petit commerce et l'émigration qui prennent une place de plus en plus importante dans les stratégies familiales.

Le pastoralisme résiste dans la vallée du Sénégal malgré une profonde mutation de son environnement à laquelle les sociétés pastorales essaient de s'adapter, avec plus ou moins de bonheur. Le fait majeur est la dissociation croissante des activités fondamentales que sont l'élevage et l'agriculture. Les tendances observées à la fin des années 1970 se renforcent : dans le *waalo*, une logique d'éviction de l'élevage conduit les troupeaux à survivre dans le *jeeri* et, quand ce n'est plus possible, dans le sud du Ferlo, déjà convoité par les agriculteurs. Alors qu'autrefois une certaine spécialisation, qui se traduisait par des degrés divers d'agro-pastoralisme, s'observait à l'échelle de groupes constitués (Peuls *waalo*, *jeeri* ou *sare*), actuellement la situation devient beaucoup moins claire. Chaque famille (*galle*) adopte des stratégies différentes et les anciennes classifications perdent de leur valeur. Il existe ainsi des familles qui se fixent au bord de la vallée, ou dans le proche *jeeri*, dont l'activité principale est l'agriculture (irriguée ou non), secondée par un élevage restreint. D'autres, plus rares, possédant un cheptel important, se sont « repastoralisées » en ayant abandonné toute culture, pour une ou plusieurs années. Entre ces deux extrêmes, enfin, la majorité des Peuls essaient de mener de front élevage et agriculture en faisant davantage appel à des activités non agricoles.

*

Au Sénégal, les pasteurs sont de moins en moins nombreux pour un élevage de plus en plus répandu, notamment dans les zones agricoles du sud où les cultivateurs ont investi dans cette activité. Dans la vallée, autre zone importante de cultures, l'élevage est toujours la spécialité des Peuls qui sont restés, dans leur grande majorité, des pasteurs authentiques. On a même assisté à l'apparition, ou à la réapparition, d'une forme de pastoralisme sans agriculture, reposant sur un cheptel important, et sur une mobilité au long cours qui

conduit les troupeaux hors de la vallée. « *Benaati kooya !* » (Ils sont entrés dans le kooya !). C'est ainsi que les Peuls parlent de ces nomades pour signifier qu'ils sont partis loin de la vallée, dans la « vraie » brousse (*ladde*), qui n'est accessible qu'aux Peuls, là où les pâturages sont abondants (Benoît 1988 : 97).

L'état actuel de l'élevage et du pastoralisme dans la vallée ne correspond pas à un état passager, exceptionnel. Certes, les équilibres entre environnement et élevage sont toujours instables, et les situations observées à un moment donné ne sont jamais stationnaires. Cependant, le recul dont on dispose permet de constater que, lors des vingt dernières années, les contraintes pesant sur le pasteur et son cheptel n'ont cessé d'augmenter dans la vallée.

Le nombre de pasteurs, c'est-à-dire de personnes vivant principalement de l'élevage extensif, diminue. Depuis 1972, l'évolution des systèmes pastoraux est nette. L'élevage apparaît comme une activité en repli¹⁷, sauf dans le secteur limité du delta. Les troupeaux comptent davantage d'ovins que de bovins, et les inégalités s'accroissent entre les éleveurs. La mobilité des familles est plus fréquente et s'exerce sur de grands espaces. Les villageois ne confient plus leurs animaux aux Peuls et s'orientent, quand ils ne placent pas leur argent ailleurs, vers des formes d'élevage plus intensif (embouche). L'agriculture ne soutient plus l'élevage. Si le pasteur veut épargner son cheptel, il doit chercher des revenus dans le commerce ou l'émigration, d'autant que le troc avec les villageois s'est fortement réduit, les échanges étant désormais uniquement monétaires. La culture irriguée, pour être bien menée, implique l'abandon de tout élevage d'importance et du mode de vie pastoral. Dans l'état actuel de ses rendements et de ses techniques, elle ne peut supporter qu'une charge limitée en bétail. Le surplus doit être entretenu dans le *jeeri*, par des pasteurs ; la culture irriguée contribue ainsi au maintien du pastoralisme. Les Peuls qui cultivent dans les périmètres irrigués y ont été contraints par leur pauvreté en bétail ; leurs performances ne sont pas telles qu'elles leur permettent de s'enrichir, comme leurs frères du delta.

L'activité pastorale dans la vallée, en amont du delta, n'a pas encore bénéficié des retombées de la culture irriguée ou bien alors de façon tout à fait marginale. Il est vrai que des problèmes subsistent : rythme trop lent d'implantation des superficies aménagées¹⁸, nombreuses difficultés techniques¹⁹, sans compter les incertitudes majeures pesant sur la stratégie de

17. Du moins dans la période considérée. En 1904, donc après une année très sèche, des recensements, effectués chez les Peuls du *jeeri* de Podor, trouvent un ratio cheptel/population de 0,56 bovin et de 2 petits ruminants par habitant, alors qu'il est, dans la même zone, 88 ans plus tard, de 1 bovin et de 4 petits ruminants par habitant, soit le double.

18. 2 500 ha aménagés par an depuis la fin des années 1970, alors que le rythme optimum serait de 5 000 ha par an (SECK 1991).

19. Il faut réhabiliter certains périmètres trop hâtivement construits ou ayant mal vieilli.

développement à moyen terme. Le constat effectué au début de la création des grands périmètres de Dagana et de Nianga (Santoir 1983 : 160-161) reste toujours valable. Dans les périmètres de la moyenne et basse vallée (grands, intermédiaires ou villageois), il n'y a pas d'association véritable entre agriculture irriguée et élevage, encore moins d'intégration. Ces deux activités se côtoient en se gênant, et souvent la meilleure solution est d'éloigner les troupeaux. Les Peuls impliqués dans la culture irriguée sont encore peu nombreux (entre le cinquième et le quart des effectifs totaux). Les « places » sont rares, accaparées par les villageois, et, chez les Peuls, le cœur n'y est pas. Parmi ceux qui pratiquent l'irrigation, il existe des exemples, rares, d'adaptation réussie, de familles qui ont une forte production agricole et un élevage en expansion, mais elles y associent généralement de nombreuses autres activités (salarial, commerce, migration...).

D'un autre point de vue, l'éloignement de plus en plus fréquent des pasteurs de la vallée s'accompagne d'une dépréciation sociale grandissante de la vie pastorale. Dernier mode de vie « traditionnel » au Sénégal; il résiste grâce à l'isolement des pasteurs et à l'indécision des développeurs; mais il est de moins en moins valorisé, non seulement auprès de ses adversaires « institutionnels » (administration, services spécialisés, bailleurs de fonds), mais aussi, maintenant, au sein même de la communauté *pulaar*. Le terme *Peul* est en train de disparaître au bénéfice du terme *haalpulaar* (textuellement : poulophone), terme générique²⁰ recouvrant une réalité complexe. Il ne s'agit pas d'une mode, ni d'un hasard; l'affaiblissement de la culture peule dans la vallée va de pair avec la crise du pastoralisme dont il est une des conséquences les plus évidentes.

Malgré sa décadence, le pastoralisme dans la vallée n'en finit pas de résister face à l'appauvrissement de son environnement, au grand dam des protecteurs de la nature qui, depuis un siècle, mettent en accusation le pasteur, ce « perturbateur anthropique » pour employer le jargon des écologues. La disparition annoncée du pastoralisme n'est pas seulement un sujet de regret pour ethnologue, elle est un danger pour le développement de l'élevage, car elle signifie la perte des connaissances pastorales. Comment améliorer l'élevage si les spécialistes deviennent des apprentis riziculteurs, des boutiquiers, ou encore des employés dans des complexes agro-industriels? Mais par delà la survivance ou le déclin du pastoralisme, le vrai problème réside dans

20. Cette tendance, favorisée par les Fuutanke, Toucouleur, fonctionnaires, intellectuels, ou émigrés, a des motifs culturels et politiques sous-jacents : défense de la langue *pulaar* face au progrès irrésistible de la langue wolof (langue largement majoritaire au Sénégal) et de la culture qu'elle véhicule; résistance à l'expansion mouride dans la vallée. Pourtant, le terme *pullo* s'applique à une culture originale, bien identifiable, et remarquablement homogène dans toute l'Afrique de l'Ouest, alors que celui de *haalpulaar* recouvre un ensemble culturel très composite fait d'apports d'origines diverses (maure, soninke, malinke, sereer, wolof et, bien sûr, peul).

l'absence de projet d'envergure pour sauvegarder et développer l'élevage dans la vallée du fleuve Sénégal. En attendant, le pastoralisme reste la seule issue pour des milliers d'éleveurs.

Orstom, Dakar.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL, H.
1982 *Le Ferlo des forages*, Dakar, Orstom, multigr.
- BENOIT, M.
1988 « La lisière du Kooya. Espace pastoral et paysages dans le nord du Sénégal (Ferlo) », *Espace géographique*, n° 2 : 95-108.
- BERNARD, C.
1993 « Les débuts de la politique de reboisement dans la vallée du fleuve Sénégal (1920-1945) », *Revue française d'histoire d'Outre Mer*, XXX (298) : 49-82.
- BONFIGLIOLI, A. M. & DIALLO, Y. D.
1988 *Kisal*, Dakar, Rapport multigr.
- BOUTILLIER, J.-L. & SCHMITZ, J.
1987 « Gestion traditionnelle des terres (système de décrue/système pluvial) et transition vers l'irrigation. Le cas de la vallée du Sénégal », Paris, Orstom, *Cahiers des Sciences humaines*, XXIII (3-4) : 533-554.
- FAYOLLE, A. F., COSTIOU, P. & GRANGE, M.
1974 *Valorisation du cheptel bovin. Zone sylvo-pastorale de la république du Sénégal*, Maisons-Alfort, Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux/Laboratoire national de l'élevage et de recherches vétérinaires (IEMVT/LNERV).
- GRENIER, P.
1957 *Rapport de mission dans la région du Ferlo*, Dakar, Service de l'Hydraulique de l'AOF.
1987 « Les problèmes énergétiques du Ferlo (Sahel sénégalais) », in P. GRENIER, ed., *Énergie et espace au Sénégal*, t. I, Bordeaux, Centre d'études de géographie tropicale (CEGET) (« Travaux et documents de géographie tropicale », n° 60).
- LANDAIS, E., LHOSTE, P. & GUÉRIN, H.
1991 « Systèmes d'élevage et transferts de fertilité », in *Savanes d'Afrique, terres fertiles ?*, Paris, Ministère de la Coopération et du Développement, Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (CIRAD) (« Actes des rencontres internationales ») : 219-270.

LE BORGNE, J.

- 1990 « La dégradation actuelle du climat en Afrique entre Sahara et Équateur », in J. F. RICHARD, ed., *La dégradation des paysages en Afrique de l'Ouest*, Paris, Ministère de la Coopération et du Développement : 17-36.

LERICOLLAIS, A. & DIALLO, Y.

- 1980 *Peuplement et cultures de saison sèche dans la vallée du Sénégal*, Paris, Orstom.

NIASSE, M. et al.

- 1990 *Suivi des activités du bassin du fleuve Sénégal*. Rapport final intégré, Dakar, Institute of Development Anthropology (IDA), multigr.

NIASSE, M. & BA, A.

- 1986 « Pour une nouvelle stratégie de développement de l'élevage dans la perspective de l'après barrage », in P. ENGELHARDT, ed., *Enjeux de l'après-barrage*, Dakar, Environnement et développement du Tiers Monde, Ministère de la Coopération et du Développement : 497-567.

SANTOIR, C.

- 1977a « Les sociétés pastorales du Sénégal face à la sécheresse 1972-73 », in J. GALLAIS, ed., *Stratégies pastorales et agricoles devant la sécheresse 1969-1974*, Bordeaux, Centre d'études de géographie tropicale (CEGET) : 19-59.
- 1977b « Carte de l'élevage, 1 », in *Atlas national du Sénégal*, Paris, Institut géographique national (IGN) : 96-97.
- 1983 *Raison pastorale et développement. Les problèmes des Peuls sénégalais face aux aménagements*, Paris, Orstom (« Travaux et documents », n° 166).
- 1990a « Le conflit mauritano-sénégalais : la genèse », *Cahiers des Sciences humaines de l'Orstom*, 26 (4) : 553-576.
- 1990b « Les Peuls "refusés". Les Peuls mauritaniens réfugiés au Sénégal (Département de Matam) », *Cahiers des Sciences humaines de l'Orstom*, 26 (4) : 577-603.
- 1993 « D'une rive l'autre. Les Peuls mauritaniens réfugiés au Sénégal (Départements de Dagana et de Podor) », *Cahiers des Sciences humaines de l'Orstom*, 29 (1) : 195-229.

SARNIGUET, J. & BLANC, P.

- 1976 *Étude socio-économique de l'élevage dans le delta et la basse vallée du fleuve Sénégal*, 1^{re} partie, Paris, SEDES.

SECK, M. S.

- 1992 « Sur la dynamique de l'irrigation dans la vallée du fleuve », in B. CROUSSE, P. MATHIEU & M. S. SECK, eds, *La vallée du fleuve Sénégal. Évaluation et perspectives d'une décennie d'aménagements*, Paris, Khartala : 17-43.

SUTTER, J. W.

- 1987 « Cattle and Inequality : Herd Size Differences and Pastoral Production among the Fulani of Northeastern Senegal », *Africa*, 57 (2) : 196-217.

TOURÉ, O.

- 1990 *Ngaynaaka majji : la perte des pratiques pastorales dans le Ferlo (nord Sénégal)*, Dakar, Centre de suivi écologiqu (CSE), multigr.
- 1992 « Crise agricole et comportements de survie. Le cas du Ferlo (Sénégal) », *Société, espace, temps*, I (1) : 90-102.

TOURRAND, J. F.

- 1985 *L'élevage dans les systèmes de production du delta du fleuve Sénégal*, Saint-Louis, Institut sénégalais de recherches agronomiques (ISRA), multigr.
- 1993 « L'élevage dans la révolution agricole au Waalo. Ruptures et continuité », Thèse d'État, Université de Paris-XII.

l'élevage. Les auteurs insistent également sur les accords conclus entre les Peuls et les autochtones en matière de partage des droits d'usage sur la terre et analysent les causes de conflits et les moyens de les résoudre. Enfin, les enseignements qui en sont tirés sur le plan des politiques de développement visent à encourager une utilisation rationnelle et pacifique de la terre à la fois par les éleveurs et les paysans.

C. SANTOIR — *Pastoralism: Decline and Resistance (Fulani in the Senegal River Valley)*.

Since the 1972 drought, herders have moved from the Senegal river valley toward southern farming areas with better weather. In the river valley (outside the delta), changes have occurred in dry season pastoral migrations. Yearly transhumance toward the valley has been replaced with wide-ranging nomadism, sometimes lasting several consecutive years. Successive climatic crises have forced pastoral systems to adjust to smaller herd sizes, failed crops and the environment's lasting deterioration. Some Fulani herders have settled on the river valley's edge and, thanks to irrigation, are growing crops—more or less successfully. But most Fulani survive by leading a traditional, pastoral way of life, even though they are more often involved in nonagricultural activities. Changes in agriculture in the valley may not radically change pastoralism nor put an end to it; for the latter is still quite active.

M. DUPIRE — *Ethnic Identity and Processes of Tribal and State Incorporation*.

Creating and maintaining tribes or ethnic-based states entails incorporation and exclusion. Can these social processes be detected in various types of Fulani societies? Among nomads, how does assimilation occur in a migratory or lineage group? What forms of incorporation and subordination can be observed, on the one hand, in the Futa Djallon theocratic state (Guinea) and, on the other, in northern Nigeria (where Fulani conquerors have been culturally assimilated by the subjected Hausa)? Minimal conditions for integration into a nomadic tribe can be observed, as well as a factor of exclusion, namely former slave status. Changes in group identity follow the principle of least ethnic-cultural discrepancy. As these two contrasting examples of Fulani states show, no culture prevails in and of itself since, in contacts between ethnic groups, its future comes out of the interplay between several factors.

R. OGAWA — *Gaabgol and Kuumeen: Levelling Mechanisms within a Homogeneous Group*.

The Jennengelbe, a Fulani group living in the Djolof area of Senegal, form a hierarchical society: the free Jennengelbe follow a pastoral way of life; artisans are organized in a caste-like system; and then, there are the former slaves. The Jennengelbe have a status socially but not necessarily economically higher than that of other peoples. To maintain this higher status, they need to form a homogeneous group; but they do not seem to have any system for maintaining homogeneity. They often mention methods, called *gaabgol*, for finding good or bad signs in women or domestic animals. They also refer to the existence in their country of a mystic being, Kuumeen. What people say about *gaabgol* and Kuumeen spark rumors that maintain the society's internal order.

U. BAUMGARDT — *Depicting the Other: An Example from the Repertory of a Fulani Story-Teller from Garoua (Cameroon)*.

Located in a precolonial society in the Adamawa, produced in a communication situation where telling is part of a cultural "we" and updated by a woman story-teller integrated in urban, Islamic Fulani society, these tales construct an ideology of the Other.